La dénaturalisation de l'exilée dans *La Femme sans tête* de Marlène Amar

Élisabeth Schulz

Chercheuse au CIRPaLL, Université d'Angers (France)

lizaschulz12@gmail.com

Résumé : Le personnage principal du roman *La Femme sans tête*[1], de Marlène Amar, incarne la figure de l'exilée métamorphosée, dénaturée et au final, étrangère à elle-même, pour reprendre l'expression de Julia Kristeva. Si la transformation de la sœur de la narratrice constitue le sujet central du roman, son changement extérieur est mis en parallèle avec le changement intérieur de son entourage. Leur objectif étant toujours le même : effacer leur disparité avec les Français en gommant leur judéité et leur « orientalisme », c'est-à-dire en refoulant leur passé et leurs origines. Mais ce processus aboutit à un profond mal-être.

Mots-clés : exil, assimilation, métamorphose, transculturation, silence.

La Femme sans tête[2] de Marlène Amar donne l'exemple d'une assimilation française, extérieurement réussie mais intérieurement désastreuse, à travers notamment trois portraits de femme qui s'opposent et se complètent : celui de la mère, celui de la narratrice et celui de la sœur aînée. Le récit montre aussi, de manière sous-jacente, que d'autres alternatives auraient été possibles, telles que ne pas refouler la nostalgie ou ne pas s'emmurer dans le silence. Comme chez de nombreux auteurs judéo-méditerranéennes francophones, l'acte d'écriture[3] est, pour Marlène Amar, une manière de se réapproprier une identité trop longtemps tronquée et source d'un innommable mal-être.

Une approche du contexte socio-historique du roman *La Femme sans tête* nous permettra de déterminer si l'attitude des personnages relève d'une réaction particulière ou, au contraire, si elle trouve un écho chez d'autres exilés. Nous chercherons également à voir si l'altération de soi, qui découle du processus d'assimilation, est irrévocable.

1. Marlène Amar, *La Femme sans tête*, Paris : Gallimard, 1993.
2. *Id.*
3. C'est ainsi que dans la littérature judéo-méditerranéenne de langue française, le travail d'écriture se caractérise de plus en plus par une « séfaradisation » intentionnelle de la langue qui constitue un acte de résistance.

En quoi dénature-t-elle les personnages exilés ? Pourquoi parler de métamorphose ? Quelles sont les motivations derrière ces changements, c'est-à-dire les facteurs *pull* et *push* ? Enfin, notre réflexion à partir du roman nous amènera à questionner une transculturation apparemment impossible. Nous chercherons alors à mettre en relief les mécanismes mis en place (souvent inconsciemment) par les protagonistes pour résister à la dissolution et à l'effacement de leurs racines.

1 L'arrière-plan de La Femme sans tête de Marlène Amar

La francophonie des communautés juives séfarades joue un rôle déterminant au moment où l'imminence de l'exil les oblige à choisir une terre d'accueil, et ceci plus particulièrement chez les Juifs d'Algérie, devenus Français en 1870 avec le décret Crémieux [4]. Avant de s'intéresser à un récit portant sur l'expérience post-exilique en France, d'une famille juive issue d'Algérie, rappelons que les séfarades représentaient une civilisation multi-millénaires. Puis, en l'espace de quelques décennies, dans les années 1950 et 1960, les communautés judéo-méditerranéennes et orientales se retrouvèrent sur les routes de l'exil. La conjugaison de plusieurs événements, tels que la décolonisation, la montée des nationalismes arabes et la création de l'État d'Israël, entraînèrent leur dispersion. Dans ses écrits, Shmuel Trigano dénonce le silence qui entoure alors l'histoire de ces exilés, aussi bien en France qu'en Israël [5] :

> La mémoire des séfarades est gouvernée par un événement-clé qui sépare leur temps intérieur entre un avant et un après : la fin, dès la fin des années 1950, d'une civilisation millénaire (et plus), s'étendant de l'Inde au Maroc en passant par les marches sud de la Russie et la péninsule arabique, une fin qui a conduit à la dispersion de tout un peuple, d'Israël aux Amériques en passant par la France. Le traumatisme qui en est résulté a été comme occulté, enfoui, impossible à formuler, du fait de l'expérience historique du déracinement et des conditions dans lesquelles les sépharades l'ont vécue [6] [...].

Pourtant, les années 1970 voient apparaître une génération d'écrivains judéo-méditerranéens et orientaux francophones [7] qui rompt le silence entourant son exil. Son écri-

4. Excepté entre 1940 à 1943, où, avec le régime de Vichy, les Juifs d'Algérie deviennent des « indigènes d'Algérie ».

5. On retrouve bien ce problème de silence en Israël, comme le démontre Arieh Eliav, « Les laissés-pour-compte », p. 11-37, in *Les Temps Modernes,* n° 394, 1979. Extrait de *L'Echelle d'Israël, le rêve et la brisure. Analyse sociopolititique*, Tel-Aviv : Zamora-Beitan-Modans, 1976.

6. Shmuel et Hélène Trigano, « Le travail de mémoire », p. 7-10, in Shmuel Trigano (dir.), *La mémoire séfarade, Entre oubli et avenir*, Pardès n° 28, 2000, p. 8.

7. Au sein de la littérature judéo-méditerranéenne et orientale francophone, des romans comme ceux de Lucien Elia (Liban) ou Naïm Kattan (Irak) possèdent les mêmes caractéristiques que les romans judéo-maghrébins. En effet, les communautés judéo-méditerranéennes et orientales, porteuses d'une civilisation millénaire, ont globalement fait face à la même réalité géopolitique dans le monde musulman avec la *dhimma*, puis la colonisation, ou avec leur même culture orientale et religieuse fondée autour du judaïsme séfarade. Les mêmes thèmes sont récurrents dans les récits comme par exemple, la vie dans le « ghetto juif » (la Hara, le Mellah...), l'acculturation française qui commence par des études à l'Alliance Israélite Universelle, la vie marquée par les fêtes juives, l'entrée dans la modernité ou encore le déracinement. Enfin, le style d'écriture est marqué par une commune dérision bien que les thèmes abordés soient dramatiques. Pourtant dans son ouvrage *Écritures de l'identité* (p. 138.), Clara Levy tire la conclusion qu'il n'existe pas de littérature juive car il n'y a pas d'institution et de formalisation de cette écriture. Néanmoins, le nombre de publications et la cohérence dans l'écriture judéo-méditerranéenne et orientale francophone démontrent

ture revient inlassablement sur la rupture amorcée à partir des années 1950. Or cette rupture s'oppose à la présence, depuis parfois 2500 ans, des communautés judéo-méditerranéennes et orientales dans cette aire géographique. C'est ainsi que des écrivains mettent enfin des mots sur cette expérience collective au cours de laquelle leur identité a été métamorphosée de manière irréversible. En effet, la modernité et l'exil les ont coupés de leurs racines. Parmi un panel d'écrivains arrivés jeunes en France, Albert Memmi, Naïm Kattan [8], Albert Bensoussan, Gisèle Halimi, ou encore Nine Moati, nous allons nous intéresser à Marlène Amar. Née en Algérie en 1949, cette dernière grandit dans la quiétude, à Colomb-Béchar jusqu'à ce que la guerre d'Algérie fasse irruption dans son univers, ce qui la contraint avec sa famille, à quitter à jamais son pays. Alors que les deux premiers romans [9] de Marlène Amar se font échos, nous évoquerons seulement le premier *: La Femme sans tête*. Dans ce récit, l'auteure relate, de manière fragmentée et non chronologique, le désarroi d'une narratrice homodiégétique qui assiste à la métamorphose de sa sœur aînée, autrefois belle et admirée. Cette dernière n'a pas de nom et se présente comme « elle ». Ce n'est que dans le second roman *Des gens infréquentables* que son prénom, Graziella, apparaît enfin, ainsi que le nom des autres protagonistes, qui étaient dépourvus eux aussi de nom. À force de chirurgie esthétique, « elle » parvient à atteindre son but : perdre son « orientalité » et devenir « comme tout le monde ». La transformation de cette sœur et l'impression de la perdre font écho aux transformations intérieures de la narratrice et de sa famille qui ont changé plus profondément et semblent « s'être perdus ». Comme Élise Hugueny-Léger l'écrit : « Au cour de ces textes figurent [...] les enjeux de la migration, du poids des racines, de la dislocation familiale et des difficultés liées à l'intégration à un milieu dominant [10]. » D'ailleurs, les enfants nés de la génération qui immigra en France dans les années 1950 et 1960, sont encore marqués par une quête identitaire parce qu'ils ont une difficulté à définir qui ils sont. En effet, arrivés en France, leurs parents ont vécu une transformation qui, comme Thomas Nolden le souligne, a altéré à jamais « leur visage, leur foi et jusqu'à leur personnalité [11] ». Devenus « d'autres personnes », ils font face à des enfants qui aujourd'hui, pour se situer eux-mêmes, veulent savoir qui étaient leurs parents avant l'exil et en somme qui ces derniers sont vraiment en dépit des non-dits.

Le récit de Marlène Amar montre que l'assimilation française de l'exilé apparaît comme une métamorphose qui dénature l'être et se solde par un bilan personnel négatif. À travers la confrontation de trois portraits de femmes : la mère, la narratrice et la sœur aînée, nous examinerons plusieurs types de métamorphoses possibles. Toutefois,

---

le contraire. Cependant, il n'y a pas de consensus sur son nom et sur l'aire géographique concernée. Albert Bensoussan ou Marko Koskas parlent de « littérature séfarade » tandis que Guy Dugas restreint l'aire géographique et parle de « littérature judéo-maghrébine » parce que ses recherches portent sur toute la littérature francophone du Maghreb. Enfin, des auteurs comme Clara Lévy ou Thomas Nolden travaillent sur des corpus englobant des écrivains ashkénazes et séfarades.

8. Naïm Kattan voyagea beaucoup et finit par s'installer au Québec.

9. Marlène Amar est l'auteure de trois romans : Marlène Amar, *La Femme sans tête*, Paris : Gallimard, 1993 ; *Des gens infréquentables*, Paris : Gallimard, 1996 et *Princesse ma chienne*, Paris : Gallimard, 1998.

10. Élise Hugueny-Léger, « Écriture migrante et identités en marge dans deux romans de Marlène Amar : *La Femme sans tête* et *Des gens infréquentables* », in Susan Bainbridge, Joy Charnley, Carole Verdier (éds.), *Francophonie : identité et altérité dans les espaces francophones européens*, New York : Peter Lang, 2010, p. 335.

11. Thomas Nolden and Francas Malino, *Voices of the Diasporas : Jewish Women Writing in Contemporary*, USA : North Western University Press, 2005, p. xxvi.

comme nous le verrons, plusieurs mécanismes de résistance « font dérailler », chacun à leur manière, la « machine assimilationniste ».

2 Une irrévocable altération de soi ?

2.1 Assimilation ou métamorphose ?

Dans *L'homme dépaysé*, Tzvetan Todorov se basait sur sa propre expérience de l'exil qui le conduisit de Sofia à Paris quand il écrivit : « L'individu ne vit pas une tragédie en perdant sa culture d'origine à condition qu'il en acquière une autre [12] [...]. » Pourtant, dans son livre au titre évocateur, *Étranger à nous-mêmes*, Julia Kristeva souligne que :

> Nulle part on n'est *plus* étranger qu'en France. N'ayant ni la tolérance des protestants anglo-saxons, ni l'insouciance poreuse des Latins du Sud, ni la curiosité rejetante autant qu'assimilatrice des Allemands ou des Slaves, les Français opposent à l'étranger un tissu social compact d'un orgueil national imbattable [13].

L'écran contre lequel l'étranger se heurte peut susciter deux attitudes :

> Ou bien il essaie à tout prix de se confondre avec ce tissu homogène qui ne connaît pas d'autre, de s'y identifier, de s'y perdre, de s'assimiler ; la démarche est flatteuse, car l'exilé valorise autant – sinon plus – que les Français eux-mêmes les bienfaits de cette civilisation auprès de laquelle il vient chercher refuge. Ou bien il se replie dans son isolement, humilié et offensé, conscient du terrible handicap de ne pouvoir jamais être... un Français. Et pourtant nulle part on n'est *mieux* étranger qu'en France [14] [...].

Le récit *La Femme sans tête* illustre parfaitement les propos de Julia Kristeva. Il met en exergue plusieurs éléments : les personnages n'optent pas pour la transculturation mais bien pour une « assimilation maximale [15] » qui commence par une déculturation. Le père joue un rôle prépondérant puisque, par son autorité, il impose ce choix à sa famille. Ainsi, par exemple, les parents encouragent leurs enfants à ne se marier qu'avec des Français non juifs. Devenus adultes, les enfants ne font jamais référence à leur passé en Algérie, comme si celui-ci n'avait jamais existé : « on disait "là-bas" », « il n'a été question que d'oublier [16] [...] ». C'est pourquoi, quand la narratrice de *La Femme sans tête* dresse un bilan, l'exil y est perçu comme une tragédie familiale et personnelle. En effet, Tzvetan Todorov met en garde : « Ce qu'il faut craindre et déplorer, c'est la déculturation elle-même, dégradation de la culture d'origine ; mais elle peut être compensée par l'acculturation, acquisition progressive d'une nouvelle culture, dont tous les êtres humains sont capables [17]. » Contrairement aux personnages

12. Tzvedan Todorov, *L'homme dépaysé*, Paris : Seuil, 1996, p. 22.
13. Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris : Fayard, 1988, p. 57-58.
14. *Ibid.*, p. 58-59.
15. Tzvedan Todorov, *op. cit.*, p. 21.
16. Marlène Amar, *La Femme sans tête, op. cit.,* p. 35.
17. Tzvedan Todorov, *op. cit.*, p. 22.

de *La femmes sans tête*, l'état actuel de Tzvetan Todorov « ne correspond pas [...] à la déculturation, ni même à l'acculturation, mais plutôt à ce qu'on pourrait appeler la transculturation, l'acquisition d'un nouveau code sans que l'ancien soit perdu pour autant [18] ». La transculturation permet à l'homme de s'épanouir malgré l'épreuve de l'exil. *A contrario*, l'assimilation n'entraîne-t-elle pas une métamorphose nuisible ?

Michel R. Marrus explique que « par assimilation nous nous référons [...] au processus par lequel les individus d'arrière-plan juif assument une identité qui est essentiellement française [19] ». Comme le souligne Henri Bunle, « l'idée d'assimiler s'oppose à la différenciation ou la séparation [20] ». Dans le roman de Marlène Amar, la sœur aînée de la narratrice entreprend un processus d'assimilation qui conduit effectivement, non pas à une différenciation, mais à un effacement et une « dissolution identitaire ». Par ailleurs, à travers le parcours de la sœur aînée, nous identifions des étapes graduelles qui conduisent le personnage à une métamorphose irréversible. En effet, l'auteur décrit d'abord une émigrante apeurée qui découvre Paris. Puis, dans sa vie mondaine à Paris et à Rome, la jeune fille semble s'épanouir. Mais cette dernière entre alors dans une phase négative où elle ne s'aime plus, comme le souligne la narratrice : « Ma sœur avait cessé de se plaire [21]. » Un fossé la sépare des autres : bien qu'elle soit la seule à le faire, elle continue de parler et à être chaleureuse. Pourtant face à l'isolement, ses résistances s'épuisent. Les signaux d'un mal-être se font ressentir : elle semble accablée alors qu'auparavant elle était rayonnante. Par ailleurs, son inexplicable toux relève d'un symptôme psychosomatique. Enfin, elle maigrit et commence conjointement à avoir recours à la chirurgie esthétique. La métamorphose s'achève quand la sœur change intérieurement : elle devient statique, silencieuse et se fond enfin dans la masse.

2.2 Les métamorphoses de l'exilé : facettes et motivations

Ces transformations s'effectuent progressivement sur plusieurs années. L'évolution de la sœur est étroitement liée à l'attitude de sa famille qui, sous l'instigation du père, met de plus en plus de distance entre eux. Puisque pour exister à leurs yeux il faut être occidental, elle opère un changement radical. Elle ne pense pas que ce rejet vienne de sa personnalité [22]. Inconsciemment elle rend son orientalité responsable de cette séparation. Si le personnage va au-delà de l'assimilation, quelle attitude adoptent les autres exilés du roman ?

Dans le récit, trois portraits de femme se démarquent et correspondent à trois types d'évolution liés au processus d'assimilation. Aucun ne se situe vraiment dans une transculturation. La narratrice opère une assimilation maximale qui se traduit par une transformation intérieure. Comme ses frères et sa cadette, elle a réussi professionnellement. Eux, qui étaient communicatifs, deviennent tous froids et leurs contacts se

18. *Ibid.*, p. 23.

19. Michel Robert Marrus, *The Politics of Assimilation : a Study of the French Jewish Community at the time of the Drefus Affair*, Oxford : Clarend on Press, 1971, p. 2.

20. Henri Bunle, *L'assimilation culturelle des immigrants*, Paris : L'institut national d'études démographiques, 1950, p. 14.

21. Marlène Amar, *La Femme sans tête, op. cit.*, p. 42.

22. Lire Gilles Vidal, « Négation de l'autre et violence institutionnelle, p. 105-116, in *Champs psy*, 2004/1, n° 33. URL : www.cairn.info/revue-champ-psychosomatique-2004-1-page-105.htm

limitent à des banalités ou des codes sociaux. Mais, contrairement à eux, la narratrice éprouve un mal être. Sa vocation d'écrivain la pousse alors à mettre en lumière les arcanes de son propre être intérieur. Dans *La statue de sel*, Albert Memmi souligne d'ailleurs l'ambiguïté qui existe chez l'écrivain : « [...] à décrire les êtres, ils me devenaient extérieurs, à contempler le monde je n'en faisais plus partie. Et comme on ne vit pas au spectacle, je ne vivais plus, j'écrivais [23]. » Ceci rappelle Franz Kafka qui écrit dans son journal :

> [...] Quand il fut évident dans mon organisme que l'orientation de ma nature vers la création littéraire était la plus productive, tout se pressa dans ce sens et laissa inoccupés ceux de mes talents qui se tournaient vers les joies du sexe, du boire, du manger, de la réflexion philosophique et, en tout premier lieu, de la musique. J'ai maigri de tous ces côtés [24].

De son côté, dans *La Femme sans tête*, la mère de la narratrice stagne et semble être prostrée. Elle subit une assimilation partielle et négative car elle vit une déculturation, mais pas l'acquisition d'une nouvelle culture. En d'autres termes, elle n'est pas assez assimilée mais trop déculturée. Ceci rappelle à nouveau la position ambiguë du narrateur de *La Statue de sel* qui déclare d'abord : « Au prix de quelles luttes j'avais choisi l'Occident et refusé l'Orient en moi [25] » ; puis, qui fait ce bilan amer : « J'avais refusé l'Orient mais l'Occident me refusait [26]. »

Enfin la sœur aînée opère une « assimilation excessive » et devient plus Française que les Français car c'est la seule de la famille qui, grâce à la chirurgie a vraiment l'air français. À ce titre, Susan Ireland parle d'aliénation culturelle qui s'exprime à travers le corps [27]. Même la sœur cadette Pépita, malgré ses tenues occidentales, ne peut cacher qu'elle vient d'ailleurs car ses traits et son teint de peau « trahissent ses origines ».

Le refoulement du passé en Algérie et des origines judéo-maghrébines voire plus grave, de la personnalité, entraîne la métamorphose de chacune des protagonistes. La narratrice reconnaît la voix de sa sœur mais elle ne reconnaît plus la personne qui est physiquement présente. Sous un autre angle, elle reconnaît qu'elle-même a changé vis-à-vis de sa sœur aînée. De son côté, la mère est dépassée par un monde hyperactif et sombre dans la dépression. Toutefois, le récit de *La Femme sans tête* montre sans cesse que le changement de la sœur aînée résonne avec la propre métamorphose intérieure de la narratrice. Désormais, les relations de la famille et de leur entourage sont régies par des codes sociaux qui se sont substitués à la spontanéité et l'affection.

Les motivations qui ont conduit à ce choix d'être assimilée à la société française sont diverses. Comme nous l'avons vu, Graziella veut ressembler « aux gens d'ici [28] » car

23. Albert Memmi, *La Statue de sel*, Paris : Gallimard, 1976, p. 123.

24. Franz Kafka, *Récits, romans, journaux*, Paris : librairie Générale Française, 2000, p. 285. Les nouvelles Un Jeûneur et Le trapéziste renvoient à la condition de l'écrivain qui est reclus sur son art. Franz Kafka, *Un Jeûneur et autres nouvelles*, traduction de Bernard Lortholary, Paris : Flammarion, 1993.

25. Albert Memmi, *La Statue de sel, op. cit.,* p. 290.

26. *Ibid.,* p. 152-153.

27. Susan Ireland, « Writing the body in Marlène Amar's La Femme sans tête », p. 454-467, *The French review*, vol 71, n° 3, février 1998, p. 454.

28. Marlène Amar, *La Femme sans tête*, *op. cit.*, p. 11.

elle cherche à se rapprocher de sa famille qui la rejette. D'ailleurs, le lecteur apprend que ses frères ne l'ont jamais invitée chez eux. L'isolement apparaît donc comme la source de cette volonté de changement. Ainsi, on lit que la sœur s'imagine « déjà, dans la solitude de son reflet, dans la peau d'une autre [29] ». Pour les autres frères et sœurs, l'assimilation est liée à l'éducation des parents qui souffrent du rejet de la part des Français, et notamment du violent racisme de leurs voisins. Le père les éduque alors pour qu'ils rejettent « leur orientalisme ». Finalement, il fait plus de tort à sa famille que les Français car, par son attitude, il rejette sa fille Graziella. Seule la mère se différencie puisqu'en fait, elle admire sa fille aînée. La narratrice fait donc le constat d'un pernicieux changement : la famille n'est plus une famille. La manière de vivre l'assimilation française entraîne une déshumanisation qui se traduit par une absence de contact verbal et physique : « Une fois arrivé en France, chacun s'est terré dans son coin [...] ; d'une façon générale, on ne se voit pas [30]. » Rajàa Stitou évoque d'ailleurs le problème de la famille maghrébine et africaine qui se nucléarise dans la société occidentale : « Elle n'est plus riche de toutes les liaisons de la famille élargie, de tous les désirs qui régulent le désir de chacun. Cela modifie ce qui l'unit collectivement dans ses représentations, dans ses modes identificatoires [31]. » La famille veut se fondre dans la masse mais devient ce que la narratrice décrit comme une « famille lisse sans relief, ou rien ne devait déborder, jamais. Famille trompe-l'œil, comme un théâtre où il n'y aurait pas eu d'envers de décor [32] ». En fait, la narratrice est étrangère à elle-même aussi bien que ses frères et sœurs lui sont étrangers.

2.3 Une métamorphose négative : l'être dénaturé

La Femme sans tête présente donc des personnages que l'installation en Occident dénature et installe en eux l'effacement, la platitude ou encore la mort symbolique. La métamorphose de la sœur aînée est ainsi décrite par la narratrice comme une mort lente [33], « des bouts d'elle-même qui partaient à chaque fois » :

> Après quoi, elle a commencé à se transformer. Elle ne nous prévenait pas, on la voyait arriver avec des cheveux qui avaient changé de couleur, une poitrine en moins, un nouveau profil... La métamorphose se faisait progressivement, sous nos yeux. Sans un bruit désormais, sans un mot. Dans un silence de mort [34].

La manière de se comporter dans leur famille paraît dépourvue de vie :

> Aujourd'hui, même s'il n'y a plus d'air de famille, elle a fini aussi par nous ressembler. Elle parle moins, n'embrasse plus personne, reste dans son coin. Elle a rejoint la grande farandole immobile. Mais pour tenir le

29. *Ibid.*, p. 42.
30. *Ibid.*, p. 87.
31. Rajàa Stitou, « Exil et déplacements culturels », p. 207-280, *Cliniques méditerranéennes*, 2009/2 (n° 80), p. 270. Rajàa Stitou est maître de conférences en psychologie clinique à l'Université Paul-Valéry Montpellier III.
32. Marlène Amar, *La Femme sans tête*, *op. cit.*, p. 77.
33. *Ibid.*, p. 17.
34. *Ibid.*, p. 83.

> rôle, cette grande raideur macabre, elle n'a pas pu tricher. Il lui a fallu, d'abord, avoir le « physique de l'emploi [35] ».

En effet, il s'agit d'une métamorphose à l'envers : « Un papillon devenu ver à soie [36]. » D'où cette interrogation qu'un personnage se pose et qui est le cœur du problème : « Elle était magnifique avant alors pourquoi [37] ? » En effet, paradoxalement, sur les photos, la sœur a l'air si vivante qu'on s'attendrait à la voir bouger [38]. Au contraire après sa métamorphose, elle a « le regard dans le vide » comme une « figure statique ». Les photos témoignent aussi de ce changement chez la mère qu'on appelait « la star » à Colomb-Béchar. L'assimilation en elle-même n'est pas montrée comme quelque chose de négatif, ce sont les choix de la famille qui sont critiqués. La narratrice prend la responsabilité de sa propre métamorphose négative. Elle reconnaît aussi sa part de responsabilité, et celle de sa famille, dans celle de sa sœur.

La mort est donc associée à la solitude, au manque de relation et à la froideur. On pourrait faire un parallèle avec le personnage de Kafka [39], Grégoire Samsa, qui se réveille métamorphosé en bête monstrueuse, mais qui conserve son humanité à l'intérieur. Il est devenu « une vermine qui souffre, qui est rejetée mais qui démontre une grande lucidité et un sang-froid à toute épreuve [40] ». Incapable de communiquer, il n'émet que d'incompréhensibles sifflements. Dans *La Femme sans tête*, plus la famille ressemble aux Français, plus elle se métamorphose en ver à soie. Dans les deux cas, la communication entre les personnages ne peut plus avoir lieu et chacun reste dans son coin. Cependant chez Marlène Amar, la relation de la mère avec ses filles transcende cette métamorphose tandis que chez Kafka, même la mère rejette son fils qu'elle ne reconnaît plus comme tel.

3 Mise en place de mécanismes de résistance

3.1 L'absence de transculturation chez « l'être sans tête »

On constate l'existence d'un déséquilibre : la déculturation des parents ne donne pas lieu à une compensation suffisante : « Trente ans maintenant qu'ils sont ici et ils s'en remettent toujours à l'avis des autres pour choisir un meuble ou un tissu. Ils n'ont pas appris ce qui est de bon goût ici, ce qu'il faudrait aimer, voir, faire semblant d'apprécier [41]. » À l'opposé d'eux, on assiste à la « suracculturation » des enfants qui rejettent leurs origines. Ceci rappelle *Le Livre de ma mère* où Albert Cohen décrit le décalage de sa mère avec la société française. De même, les parents de la narratrice sont en décalage : « Ils vivent en vase clos, presque en clandestins. » Cet état est aggravé car la famille est dispersée et ne se voit plus [42]. Avec ironie la narratrice

35. *Ibid.*, p. 108.
36. *Ibid.*, p. 17.
37. *Ibid.*, p. 17.
38. *Ibid.*, p. 106.
39. Franz Kafka, *La métamorphose*, Paris : Gallimard, 1955.
40. Elisabeth Schulz, « L'écrivain face au travail d'écriture », p. 69-84, *Perspectives : Enfants de Kafk*a, n° 21, 2014, p. 75.
41. Marlène Amar, *La Femme sans tête, op. cit.*, p. 95.
42. *Ibid.*, p. 96.

montre que les parents ne sont pas intégrés à cause de critères superficiels : « Ils ne sortent pas, ne vont pas au théâtre, au cinéma [43]. »

Mais le déni ou le refoulement qui entourent le passé se révèlent vains et la souffrance s'avère injustifiée. En effet, ce rejet ne fait que rendre plus floue l'identité de la nouvelle génération qui est née en France et qui ne connaît pas ses racines. Cette génération est marquée par une quête d'identité et une difficulté pour définir qui elle est :

> Aujourd'hui, les plus jeunes, ceux qui ont quinze, vingt, vingt-cinq ans, demandent des comptent. Ils ont la peau mate, la chevelure épaisse, les yeux sombres. Ils n'ont pas connu l'Algérie mais l'Algérie leur manque. Ils disent ne se sentir de nulle part, cherchent à savoir : « Comment c'était là-bas ? »

Nostalgie qu'on a tant fait pour étouffer, ensevelie sous le silence, et qui resurgit, comme une ironie du sort, quelque trente ans après. Intacte [44]. Le choix de nier le passé, en se coupant de ses racines, s'avère donc désastreux pour les nouvelles générations. En effet, ces dernières ne savent pas d'où elles viennent et connaissent alors une profonde crise identitaire.

3.2 Résister à l'effacement et à la dissolution

Marlène Amar écrit : « L'exil n'est pas seulement l'apprentissage d'un nouveau territoire, c'est aussi celui de la soumission, de la subordination. Une sorte d'obligation de réserve [45]. » Or, très vite on relève, dans le récit, des éléments qui résistent à cette soumission. Cela va de l'incapacité à changer totalement : « Incapable que j'étais d'être réellement cette bonne petite Française qu'on attendait de moi [46] », à l'incapacité d'apprivoiser ce nouveau monde. La sœur ne veut rien savoir de ce monde, pas même le nom des rues, ni l'actualité, ni conduire.... Mais derrière ces éléments de résistance, nous découvrons des mécanismes de défense qui finissent par se retourner contre l'individu. En effet, le corps et le cerveau envoient alors des signaux tels que la dépression ou des maladies. Les crises de mal de dos de la mère, les violentes douleurs au cœur [47] de la narratrice, la toux de la sœur aînée, en sont des exemples. Cela peut-être plus grave :

> L'exil a beaucoup tué chez nous. [...] Certains sont atteints aussi de maux totalement inconnus, souffrent de douleurs atroces dont on ne parvient pas à trouver l'origine. Les médecins regroupent ça sous le terme génétique de « maladies des gens d'Afrique du Nord [48] ».

C'est ainsi que, selon l'analyse de la narratrice, ces signaux sont liés au silence :

43. *Ibid.*, p. 95.
44. *Ibid.*, p. 97.
45. Marlène Amar, *La Femme sans tête, op. cit.*, p. 80.
46. *Ibid.*, p. 96.
47. *Ibid.,* p. 39.
48. *Ibid.*, p. 88.

> Je crois que le mal de dos de ma mère et les métamorphoses de ma sœur veulent dire la même chose : une rébellion de la chair contre la loi du silence imposée par l'exil. Comme si, en l'absence des mots, les corps se mettaient à parler [49].

Le corps se révèle donc comme le lieu d'une résistance que la volonté ne peut contrôler.

D'autre part, la sœur aînée, désirant faire disparaître sa différence, cherche à être « moins typée, plus banale, passe-partout [50] ». Bien que sa tentative réussisse, elle conserve des cicatrices sur son corps qui témoignent malgré elle de cette entreprise. On peut citer encore la narratrice qui se souvient qu'à leur arrivée en France, « tout en nos manières, notre peau, la couleur de nos yeux, nos cheveux indomptables, révélait notre barbarie. Malgré nos efforts, nous n'étions pas conformes [51] ». En parlant des Français, elle croyait alors que « le fossé entre eux et nous étaient infranchissable [52] ». Mais la réalité démontre le contraire puisque, par exemple, sa sœur Pépita finit par parler « avec pondération, s'habille d'ensembles coordonnées ; si ce n'est sa peau mate rien en elle ne trahit l'Orient [53] ». Une fois de plus, le corps fait obstacle à leur choix et, comme dans le roman d'Albert Memmi, la relation avec la mère résiste aux changements : « Rien ne pouvait rompre les liens animaux de ma mère à ses enfants [...]. Elle me croyait, me sentait lié à elle comme les poussins à la poule, un prolongement de son corps [54]. » Le récit de Marlène Amar va même plus loin, car la sœur aînée y devient ce que, secrètement, la mère voudrait être.

Conclusion

La Femme sans tête représente un phénomène lié à l'exil qui dépasse l'expérience individuelle. La transformation physique puis mentale de la sœur incarne avec force l'évolution de nombreux candidats au processus d'assimilation. De plus, Marlène Amar dépeint avec justesse un contexte exilique marqué par le silence et le rejet et qui, là encore, dépasse le cadre particulier France-Algérie. En effet, avec justesse, Shmuel Trigano écrit à propos des individus issus de communautés judéo-méditerranéennes et orientales et exilés massivement dans les années 1950 et 1960 :

> Sous le coup du choc, ils avaient perdu la voix : le déracinement total les avait fait passer du contact millénaire avec l'Orient à la civilisation technique de l'Occident, en Israël comme dans la diaspora ; montés à Sion dans une ferveur messianique, que l'on n'a pas assez décrite, ils ne trouvaient alors nulle chaleur, nulle compréhension dans l'accueil de la patrie recouvrée. [...] C'est peut-être une gageure de faire « écrire » les séfarades, dans la mesure où leur culture est essentiellement orale et se fonde sur l'écoute et le dire [55].

49. *Ibid.*, p. 93.
50. *Ibid.*, p. 15.
51. *Ibid.*, p. 41.
52. *Id.*
53. *Ibid.*, p. 68.
54. *Ibid.*, p. 166.
55. Shmuel Trigano, « Présentation », p. 7-10, *Les Temps Modernes...*, *op. cit.*, p. 9.

C'est ainsi que face à l'aliénation du processus d'assimilation, l'écriture constitue, comme le disait Gilles Deleuze en parlant de l'art, un acte de résistance [56]. Dans cette optique, tandis que le silence [57] va de pair avec le déni et l'aveuglement, la parole amène la libération et la reconstruction. En ce sens, le travail d'écriture de Marlène Amar a une portée universelle.

Bibliographie

Amar, Marlène, *La Femme sans tête*, Paris : Gallimard, 1993.

Amar, Marlène, *Des gens infréquentables*, Paris : Gallimard, 1996.

Amar, Marlène, *Princesse ma chienne*, Paris : Gallimard, 1998.

Bunle, Henri, *L'assimilation culturelle des immigrants*, Paris : L'institut national d'études démographiques, 1950.

Dahan-Feucht, Danielle, « Marlène Amar : Du silence à l'expression artistique revendiquée d'une mémoire », in *Expressions maghrébines*, vol. 13, n° 2, hiver 2014.

Eliav, Arieh, « Les laissés-pour-compte », p. 11-37, in *Les Temps Modernes*, n° 394, 1979.

Deleuze, Gilles, « Qu'est-ce que l'acte de création », *Conférence donnée dans le cadre des Mardis de la fondation*, 17 mars 1987.

Hugueny-Leger, Élise, « Écriture migrante et identités en marge dans deux romans de Marlène Amar : La Femme sans tête et Des Gens infréquentables », in Susan Bainbridge, Joy Charnley, Carole Verdier (éds.), *Francophonie : identité et altérité dans les espaces francophones européens*, New York : Peter Lang, 2010.

Ireland, Susan, « Writing the body in Marlène Amar's *La Femme sans tête* », p. 454-467, *The French Review*, vol 71, n° 3, février 1998.

Kafka, Franz, *La métamorphose*, Paris : Gallimard, 1955.

Kafka, Franz, *Récits, romans, journaux*, Paris : librairie Générale Française, 2000.

Kafka, Franz, *Un Jeûneur et autres nouvelles*, traduction de Bernard Lortholary, Paris : Flammarion, 1993

Kristeva, Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris : Fayard, 1988.

Marrus, Michel Robert, *The Politics of Assimilation : a Study of the French Jewish Community at the time of the Drefus Affair*, Oxford : Clarendon Press, 1971.

Memmi, Albert, *La Statue de sel*, Paris : Gallimard, 1976.

national d'études démographiques, 1950.

Nolden, Thomas et Francas Malino, *Voices of the Diasporas : Jewish Women Writing in Contemporary*, USA : North Western University Press, 2005.

Betts, Raymond, *Assimilation and Association in French Colonial Theory 1890-1914*, New York, London : Columbia University Press, 1961. Henri Bunle, *L'assimilation culturelle des immigrants*, Paris : L'institut

Schulz, Élisabeth, « L'écrivain face au travail d'écriture », p. 69-84, *Perspectives : Enfants de Kafk*a, n° 21, 2014.

Stitou, Rajàa, « Exil et déplacements culturels », p. 207-280, *Cliniques méditerranéennes*, 2009/2 (n° 80).

Todorov, Tzvedan, *L'homme dépaysé*, Paris : Seuil, 1996.

Trigano, Shmuel et Hélène, « Le travail de mémoire », p. 7-10, in Shmuel Trigano (dir.), *La mémoire séfarade, Entre oubli et avenir*, Pardès n° 28, 2000.

Trigano, Shmuel, « Présentation », p. 7-10*, Les Temps Modernes : Le second Israël*, n° 394 Bis, 1979.

56. Gilles Deleuze, « Qu'est-ce que l'acte de création », *Conférence donnée dans le cadre des Mardis de la fondation*, 17 mars 1987.

57. Lire Danielle Dahan-Feucht, « Marlène Amar : Du silence à l'expression artistique revendiquée d'une mémoire », in *Expressions maghrébines*, vol. 13, n° 2, hiver 2014.

Vidal, Gilles, « Négation de l'autre et violence institutionnelle », p. 105-116, in *Champs psy*, 2004/1, n° 33 : www.cairn.info/revue-champ-psychosomatique-2004-1-page-105.htm.